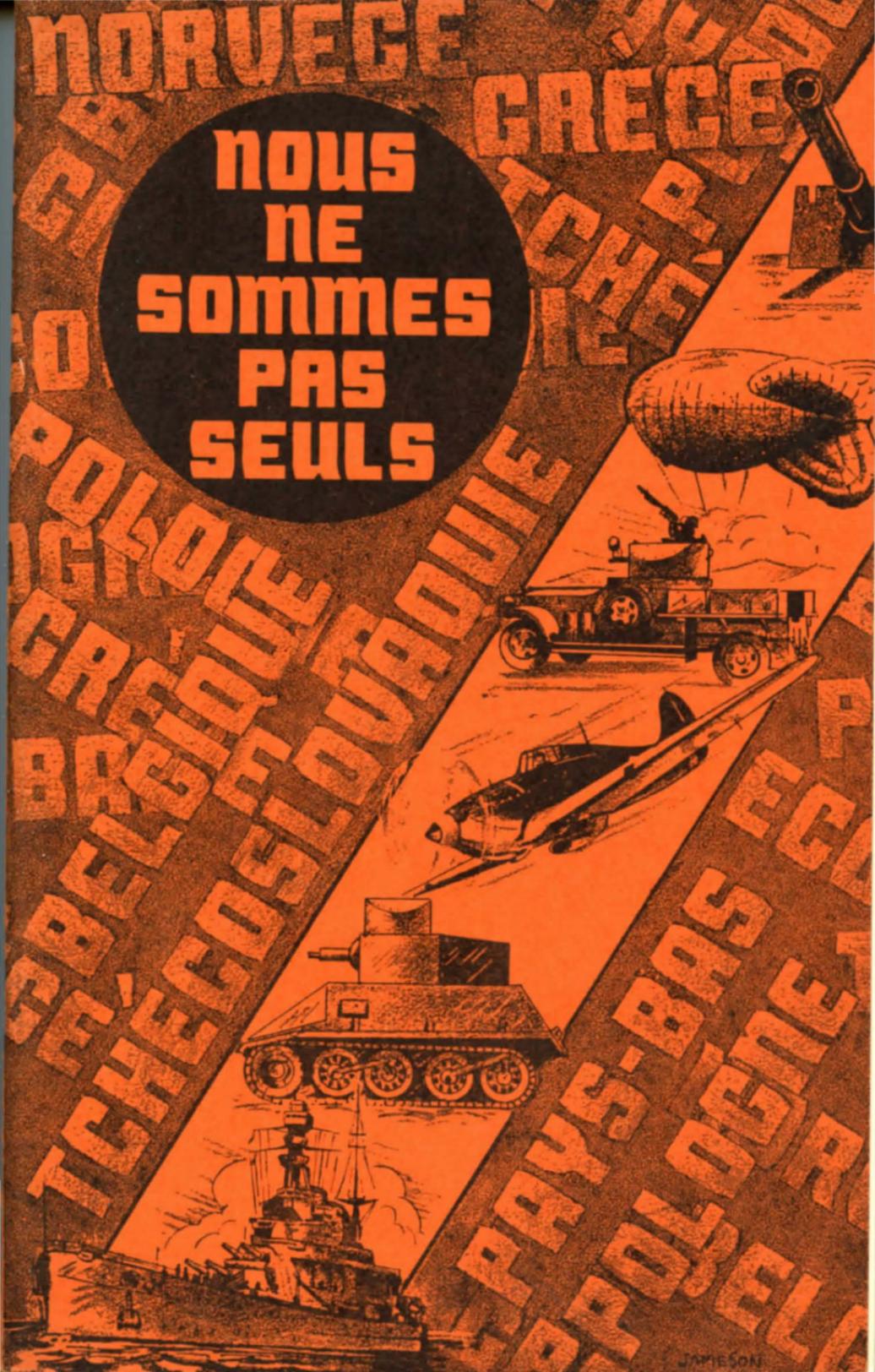


**NOUS  
NE  
SOMMES  
PAS  
SEULS**



*Publié par*  
LE SERVICE DE L'INFORMATION  
*Ottawa, février 1941*

Avec l'autorisation de L'HON. JAMES G. GARDINER  
*Ministre des Services Nationaux de Guerre*

# NOUS NE SOMMES PAS SEULS



*Six causeries par les représentants au  
Canada des gouvernements de  
Pologne, des Pays-Bas, de  
Belgique, de Norvège  
de Tchécoslovaquie  
et de Grèce*

---

---

Les conférenciers étaient les invités du directeur du  
Service de l'Information et ont parlé sur le  
réseau français de Radio-Canada

### *Introduction*

---

Au moment où la France s'effondrait, le 18 juin 1940, M. Winston Churchill, premier ministre de Grande-Bretagne, fit la déclaration suivante: "Cet échec ne change en rien notre attitude. L'Angleterre et le Commonwealth britannique continueront de combattre, seuls s'il le faut, et même si cela devait prendre plusieurs années."

Les événements ultérieurs nous ont cependant démontré que nous ne sommes pas seuls. Des Tchécoslovaques, des Polonais, des Norvégiens, des Belges et des Hollandais se sont ralliés à notre cause. Pour le moment, ces peuples ont connu la défaite, mais ce qui reste de leurs effectifs — qui se chiffrent par milliers — continue de lutter, sur le sol anglais et sur les autres fronts, aériens, terrestres ou navals. Au Canada, ces peuples grossissent leurs rangs, et ils mettent à notre disposition les ressources de leurs colonies.

Le monde civilisé contemple avec admiration les efforts victorieux de la Grèce pour la sauvegarde de ses libertés. Le peuple grec fait en quelque sorte revivre les épopées de Marathon et des Thermopyles.

Nous ne sommes donc pas seuls, et l'on pourra s'en rendre compte en lisant cette plaquette, qui expose l'aide apportée par ces valeureux alliés.



### M. VICTOR PODOSKI

*Consul général de Pologne*

Né dans le district de Kiev, en Ukraine, en 1895, M. Podoski fréquenta d'abord l'école à Varsovie, Pologne. Il étudia ensuite le génie civil à Glasgow, Ecosse, et les sciences politiques et économiques à Londres.

Il servit dans la cavalerie polonaise de 1918 à la fin de 1920, contre la Russie soviétique. De 1921 à 1925, il fut assistant de l'attaché militaire de Pologne à Londres. Plus tard, il entra dans le service diplomatique, suivant ainsi l'exemple de ses ancêtres, dont l'un avait été ambassadeur de Pologne à Vienne, au XVIe siècle, et l'autre ambassadeur en Turquie au XVIIIe siècle.

Il représenta la Pologne successivement à Moscou et à Washington. Avant de venir à Ottawa, il était le chef de la division anglo-américaine au ministère des Affaires étrangères de Pologne, à Varsovie. Il porte plusieurs décorations, dont la Croix d'Or du Mérite.

M. Podoski parle cinq langues et en comprend douze. Il a écrit des papiers fort appréciés sur l'éducation en Angleterre, le gouvernement des Indes, le "New Deal" de M. Roosevelt aux Etats-Unis, et la constitution du Commonwealth britannique.

Il est un adepte passionné du ski, de l'équitation et du golf. Il collectionne aussi les œuvres d'art. Le domaine artistique retient beaucoup de ses loisirs. En fait, il est dramaturge, producteur d'œuvres théâtrales et lui-même interprète de talent.

**CAUSERIE DE M. VICTOR PODOSKI**

Consul général de Pologne

OTTAWA, le 5 janvier 1941.

*Chers amis: —*

Ce n'est pas par hasard qu'à titre de représentant de la Pologne, je sois le premier orateur de cette série de causeries radiophoniques. Les événements en ont ainsi décidé. La Pologne a été le premier des pays envahis à résister à l'agression nazie; le premier à résister au désir de domination mondiale que l'Allemagne manifeste depuis des siècles; le premier à défier l'hymne national allemand "Deutschland Uber Alles" — et cet autre refrain: "Aujourd'hui l'Allemagne est à nous, demain ce sera le monde entier" qui est devenu le crédo de la jeunesse allemande et la pierre angulaire de la politique nazie.

C'est la Pologne qui, la première, secoua la torpeur hypnotique qui avait fait se soumettre sans résistance d'autres peuples aux tactiques d'Hitler. Mis dans l'alternative de combattre ou de plier docilement sous le joug, pas un Polonais, homme, femme ou enfant, soldat ou civil, n'hésita une seconde. En agissant ainsi, les Polonais n'ont pas seulement défendu la patrie, l'amour de la liberté, la culture et les traditions qui leur étaient propres, mais ils ont barré la route à l'Allemagne dans sa marche vers la conquête du monde. Si, à l'époque de l'invasion de son territoire ou au cours des semaines qui suivirent, la Pologne s'était rendue avec faiblesse aux exigences d'Hitler, les Allemands, libérés de ce côté, auraient pu lancer toute leur machine de guerre contre l'Angleterre et la France, nos alliés: au lieu de cela, ces pays disposèrent de huit mois pour mobiliser, réunir leurs forces et se préparer à l'assaut que l'Allemagne déclencha plus tard contre eux.

Sa situation géographique rendait la Pologne très vulnérable à une attaque. Entourée par l'Allemagne et par des territoires occupés par les Nazis, elle pouvait être assaillie de trois côtés à la fois. Derrière nous, se trouvait un voisin, la Russie soviétique, avec lequel nous avions aussi un pacte de non-agression. La Pologne n'avait pas de frontières naturelles qu'on aurait pu aisément défendre, ni de ligne Maginot. La Pologne n'était pas encore prête à la guerre. Comme tous les autres pays, sauf ceux de l'Axe, elle avait adopté une politique de développement pacifique à l'intérieur et de bienveillance et d'amitié envers les peuples étrangers.

tant ainsi l'engagement pris par la Pologne envers son alliée. Les Polonais furent les derniers à quitter le sol de France. Leur dernier combat fut celui de Charquemont, près de la frontière suisse, où ils protégèrent le flanc français et sauvèrent des milliers de soldats et de réfugiés. Deux mille soldats polonais tinrent en échec l'armée allemande à Charquemont; deux mille soldats polonais gisaient morts sur le champ lorsque le combat prit fin. Le reste de l'armée polonaise avait gagné la mer pour s'embarquer sur des navires polonais et anglais à destination de la Grande-Bretagne.

Une fois de plus ils refirent leurs forces et aujourd'hui, on compte 30,000 hommes ayant à leurs casques l'aigle polonais. Ils sont engagés dans la bataille de Grande-Bretagne, qui n'est pas une bataille pour la Grande-Bretagne seulement, mais une bataille pour la Pologne, et une bataille pour un Monde Libre. Dans le ciel au-dessus de la Grande-Bretagne et au-dessus de l'Allemagne, les aviateurs polonais volent en formation avec ceux du Royaume-Uni, du Canada, de la Nouvelle-Zélande, de l'Australie, de l'Afrique du Sud et des autres pays alliés dans la même cause. Si vous voulez savoir de quelle trempe sont ces aviateurs polonais, demandez à n'importe quel aviateur canadien de retour au pays et il vous le dira. Les chiffres officiels nous disent que de la mi-août à la fin de décembre, mes compatriotes ont abattu 300 avions allemands, plus d'un dixième de tous les appareils descendus.

#### *L'apport de la marine polonaise*

Les navires de la flotte polonaise, ainsi que ceux de notre marine marchande sillonnent toujours les mers. Nos vaisseaux armés sont en ligne de bataille avec la flotte anglaise. Nos sous-marins continuent à faire la guerre à l'ennemi commun. Nos cargos sont dans tous les convois qui s'acheminent de toutes les parties du monde vers l'Angleterre assiégée. Notre plus beau paquebot, le *Pilsudski* gît au fond de l'océan aux côtés de celui qui faisait votre orgueil, l'*Empress of Britain*, mais tous deux avaient maintenu les plus hautes traditions de la mer. Les marins polonais n'ont pas cessé, depuis le début de la guerre, de combattre nos ennemis. Vous rappelez-vous l'histoire glorieuse du sous-marin polonais *Orzel*? Sans cartes, pendant 42 jours, ce sous-marin se faufila à travers les champs de mines allemands et passa inaperçu sous la

flotte allemande pour se rendre de Pologne en Estonie et de là en Grande-Bretagne. Il prit ensuite part à la bataille de Norvège avant de finir héroïquement sa carrière.

Au moment où je vous parle ce soir, une armée polonaise indépendante veille quelque part en Ecosse. Ces Polonais font la garde dans un important secteur des côtes écossaises que leur a confié le commandement allié. Ces troupes qui portent la carabine, qui marchent dans l'infanterie, qui manœuvrent des chars d'assaut, arrivèrent dans les Iles Britannique, l'été dernier, brisées et dépouillées de tout, après avoir connu les plus angoissantes aventures qu'on puisse réserver à des êtres humains. Leur présence en Ecosse fit revivre entre eux et les habitants de ce pays tout en bruyères, une amitié qui naquit il y a trois siècles lorsque les soldats écossais faisaient du service dans les régiments polonais.

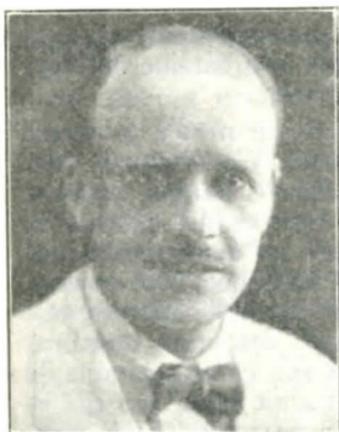
Voici la façon dont le premier ministre de Pologne, qui est commandant en chef des forces polonaises exprima sa gratitude au peuple écossais :

"Les troupes polonaises arrivèrent ici minées dans leur santé et dans leur moral. La bonté avec laquelle on les accueillit dans ces Iles a restauré l'âme de l'armée polonaise".

C'est là ce que dit notre général Sikorski.

Les états de service de ces hommes en Pologne, en France, en Norvège et dans le Proche-Orient nous donnent la garantie que si l'ennemi tente une invasion des Iles Britanniques, ces hommes-là qui sont des compatriotes que je suis fier de représenter au Canada, maintiendront les traditions que l'armée polonaise fit valoir à Westerplatte et à Héla, à Modlin comme à Kutno, à Varsovie, à Narvik et à Charquemont.

Tout ce que je viens de vous dire survint en 1939 et 1940. Ces deux années ont servi d'alliées à nos ennemis qui croient en la primauté de la Force sur le Droit. J'ai le grand avantage, dans cette série de causeries radiophoniques, de vous parler le premier dimanche de la nouvelle année. Je tiens donc à vous adresser mes vœux : Fasse que cette année 1941 soit notre alliée à nous, et qu'elle nous conduise ensemble vers la Victoire.



### SON EXCELLENCE M. F. E. H. GROENMAN

*Ministre des Pays-Bas*

Né à La Haye, en Hollande, M. Groenman étudia le droit à l'université d'Utrecht. Il fit ensuite un stage dans une étude juridique et un autre dans une maison de commerce, tout en se préparant aux examens du service consulaire. Ayant passé ceux-ci avec succès, il fut envoyé à Berne, en Suisse, à Copenhague, au Danemark, puis à Winnipeg, au moment où les Hollandais venaient, en grand nombre, s'établir au Canada et aux Etats-Unis.

Dans le but d'étudier de près la vie des immigrants, il visita les provinces de la Prairie, la Colombie-Britannique, le Centre américain, la Louisiane, le Texas, la Floride et la Virginie, terminant son voyage en Nouvelle-Ecosse au mois de mars 1915.

Après avoir présenté son rapport au ministère des Affaires étrangères des Pays-Bas, à La Haye, il occupa une situation responsable à l'Office économique du ministère, jusqu'à la fin de la guerre, alors qu'il fut chargé de l'agence diplomatique hollandaise à Tanger, au Maroc. Plus tard, M. Groenman fut envoyé au Cap, en Afrique-Sud, et de là, à Shanghai, en Chine. En 1935, il fut nommé ministre des Pays-Bas au Vénézuéla et, quatre ans plus tard, il devint le premier représentant diplomatique de son pays au Canada, arrivant à Ottawa le 15 octobre 1939.

**CAUSERIE DE SON EXCELLENCE****M. F. E. H. GROENMAN****Ministre des Pays-Bas**

OTTAWA, le 14 janvier 1941.

*Chers amis canadiens: —*

Si le Canada a pris part à la guerre, c'est qu'il a voulu aider à rappeler à l'ordre un mauvais sujet parmi les nations. Mais si la Hollande a pris part à la guerre, c'est simplement qu'elle gênait le mauvais sujet en question. Car, pour les coupables, les innocents sont terriblement gênants.

Nous n'avions jamais fait aucun mal aux Allemands. Cependant lorsque cela a fait leur affaire, non seulement il nous ont sauté à la gorge, mais au moment où ils étaient sur le point de se ruer sur nous, la joie les empêchait de dormir. Ce sont leurs propres paroles. Ils nous ont fait un tort terrible en attaquant et en mutilant nos compatriotes, mais il y a un tort encore plus grand qu'ils ont causé et qu'ils continueront à causer à nous-mêmes et aux générations futures: ils nous ont forcés à nous défaire de toute confiance en des sentiments humains et décents lorsqu'il s'agit d'eux — nous devons être, nous sommes contraints d'être, au péril de nos vies, soupçonneux, méfiants, préparés à nous défendre contre leurs mauvaises pensées, leurs mauvais actes. C'est là une chose que nous ne pourrions pas oublier, même si les éprouvés s'amadouaient et si les morts pardonnaient.

*Bombardement de villes ouvertes en Hollande*

J'ai dit que nous gênions. Nous nous trouvions entre l'Allemagne et cette côte où elle espérait être à son aise pour envahir la Grande-Bretagne. Donc elle nous attaqua. Nous essayions de défendre notre propre pays. Le premier jour nous abattions à peu près autant d'avions allemands qu'il en a été abattu depuis au cours de n'importe quelle journée au-dessus de la Grande-Bretagne. Au bout de quatre jours et demi de guerre en Hollande, l'armée allemande, en dépit de sa force écrasante, sur un front aussi long que celui sur lequel presque l'entière armée française s'est battue en France, n'avait avancé que dix à quinze milles par jour. Alors les Allemands décidèrent d'en finir. Notre petite force aérienne avait été presque

complètement détruite et ainsi l'armée allemande pouvait en toute sécurité employer, pour briser la résistance hollandaise, un moyen auquel peu d'armées auraient pensé. Ils se sont mis à bombarder systématiquement de manière à le détruire de fond en comble le cœur d'une ville sans défense et ils s'y sont donnés à cœur joie. Alors les autorités militaires néerlandaises comprirent que, si le combat se poursuivait, cela signifierait la destruction en grand, en quelques heures, d'à peu près un sixième de la population civile hollandaise par des procédés que l'armée ne pouvait plus empêcher. On donna donc l'ordre de cesser le feu dans cette partie du pays où la population est tellement dense. Mais la guerre continua, dans une autre partie du pays aussi longtemps qu'on put y résister. Elle se continue, sous la forme d'un grand effort économique et financier, et bientôt militaire, du territoire néerlandais d'outre-mer; de décisions rapides dirigées contre l'Allemagne par le Gouvernement Néerlandais, désormais siégeant en Angleterre; mais surtout d'une volonté inébranlable qui est née dans les cœurs et les esprits des Hollandais de par le monde.

C'est là l'histoire des événements qui nous ont amenés à devenir vos alliés. Au moment de notre grande détresse, vous nous avez accueillis. Vous n'oublierez pas, n'est-ce pas, que nous sommes vos amis? Vous ne permettrez à personne de nous diviser? Il y a certaines publications étrangères, pas plus exactes que la moyenne, mais qui prétendent être plus malignes, qui ont insinué que tel ou tel allié n'a pas fait son devoir, tout son devoir. Ils ont répété aussi qu'il y avait une cinquième colonne.

Sachez que nous avons sacrifié une certaine de milliers d'hommes en faisant notre devoir. Sachez que cette fameuse cinquième colonne se composait surtout d'Allemands qui vivaient en Hollande. Qu'il y ait eu aussi des Hollandais prêts à trahir leur pays, je ne puis le dire qu'en rougissant de honte. Et j'espère une chose: que ceux qui se complaisent à le répéter n'auront jamais l'occasion d'avoir honte d'un seul de leurs compatriotes à eux, dans de semblables circonstances.

#### *La lutte continue sur terre, sur mer et dans les airs*

Le rôle honteux que certains individus jouent ne doit jamais nous faire oublier que le Canada et la Hollande sont des amis. Le peuple vivant encore dans mon malheureux pays et qui soutient une résistance opiniâtre contre l'agresseur, tout aussi bien contre sa terreur que contre ses séductions, est votre ami. Les milliers de marins néerlandais qui naviguent, en

---

---

partie pour nos territoires d'outre-mer, il est vrai, mais en grande partie aussi pour leurs alliés de l'Empire Britannique, sont vos amis. Ils ne voient plus jamais leurs familles, ils doivent transporter les bombes qu'on laissera tomber sur ces localités de leur propre pays que les Allemands ont transformées en camp armé — mais ils sont vos amis. Les pêcheurs néerlandais qui ont amené leur flotte en sécurité en Grande-Bretagne avant que les Allemands n'aient pu s'en emparer, et qui maintenant aident la Grande-Bretagne, en lui procurant de la nourriture, à continuer la guerre, sont vos amis. La marine néerlandaise qui navigue en partie aux Indes Néerlandaises et en partie dans les eaux britanniques, est votre amie. Les habitants des Indes, travaillant à pourvoir de matières premières la Grande-Bretagne qui en a plus besoin que n'importe quel autre pays pour les nécessités urgentes de la guerre, sont vos amis. Ils ont donné 40 Spitfires et 18 avions de bombardement Lockheed à l'Angleterre. Ils ont ouvert, à Bandoeng, une académie militaire et ils entraînent des aviateurs pour prendre part à la défense de l'Angleterre. Ceux qui forment une légion néerlandaise en Europe et qui sont en train d'en former une au Canada sont vos amis.

L'Allemagne a des complices, mais point d'amis. Mais le Canada n'est pas seul. Les limites de l'Empire auquel il appartient ne sont pas assez larges pour contenir tous les cœurs qui battent chaleureusement pour sa cause.

---



### M. LE BARON SILVERCRUYS

*Ministre de Belgique*

Le baron Silvercruys fut désigné aux fonctions de premier représentant diplomatique de Belgique au Canada en novembre 1936, et c'est le 11 janvier 1937 qu'il présenta ses lettres de créance à S.E. le gouverneur général, feu lord Tweedsmuir.

Avant de venir à Ottawa, il avait été durant cinq ans conseiller de l'ambassade belge à Londres.

Dès 1918, le baron Silvercruys avait été envoyé à l'ambassade de son pays à Washington. De 1923 à 1926, il fut secrétaire privé du ministre des Affaires étrangères de Belgique, à Bruxelles. En 1927, il retourna à Washington, comme conseiller d'ambassade.

Entre autres fonctions diplomatiques remplies par le baron Silvercruys, il convient de citer celle de conseiller de la Légation belge de Chine, en 1929-30.

En 1938, il obtint un doctorat en Droit *honoris causa* de l'université McGill, à Montréal. Depuis janvier 1938, il est le doyen du corps diplomatique à Ottawa. Il a prononcé plusieurs causeries diffusées par le réseau transcontinental de Radio-Canada.

## CAUSERIE DE SON EXCELLENCE LE BARON SILVERCRUYS

Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Belgique

OTTAWA, le 21 janvier 1941.

A ceux qui m'écoutent, j'adresse un très simple message : la Belgique, mon pays, se tient aux côtés du Canada dans cette guerre et engage toutes les ressources qui lui restent, pour la poursuivre sans relâche.

Il ne faut pas s'y méprendre. La Belgique n'a ni offert ni accepté de traiter avec l'ennemi. Elle fut écrasée par des forces immensément supérieures, à la suite d'opérations militaires de grande envergure qui se déroulèrent aussi bien en dedans qu'en dehors de son territoire. Et lorsque les Allemands eurent atteint la Manche, lorsque le corps expéditionnaire britannique eut été enfermé en Flandre Occidentale, c'est la résistance désespérée des troupes belges qui rendit possible la retraite de Dunkerque. Pour cette armée décimée, disloquée par deux semaines de combats sans espoir, il n'y avait après ce dernier effort, il ne pouvait y avoir d'alternative à la capitulation.

Mais l'esprit de la Belgique n'avait pas fléchi. Il anime de façon évidente le Gouvernement belge aujourd'hui à Londres. Il détermine d'une manière non moins certaine l'attitude du Roi Léopold lui-même, prisonnier de guerre, traité comme tel et se comportant comme tel. Ce même esprit inspire la résistance dont le peuple belge fait preuve sous le joug allemand, en dépit de la faim dont il souffre et de la famine qui approche.

C'est cet esprit enfin qui fait qu'aujourd'hui, malgré ses pertes, la Belgique continue, — et continuera jusqu'au bout, — de consacrer librement ses hommes, ses navires, ses ressources financières et coloniales, — qui sont considérables, — au succès de la cause commune.

Le 10 mai dernier, la Belgique releva le défi que lui jetait l'Allemagne. Je ne veux pas refaire l'histoire de ce mois sinistre. A la suite d'une préparation militaire intensive, la Belgique était aussi forte que le permettaient sa population et ses ressources. Elle avait mobilisé plus de 600,000 hommes. Vingt divisions complètement équipées défendaient son territoire. Souvenez-vous de ces chiffres. La Belgique, avec une

population de huit millions et demi d'habitants seulement, avait en campagne vingt divisions à opposer à la meilleure partie des 150 divisions allemandes, massées sur le front occidental.

Les comparaisons ne sont pas de mise. Mais l'histoire eût sans doute été écrite différemment si chacun avait pu fournir un effort et consentir des sacrifices semblables aux nôtres.

Il est un autre point que je voudrais souligner. L'Armée belge n'était pas supposée se maintenir sur le canal Albert. Celui-ci représentait une position avancée, d'où l'armée devait se replier pour s'établir d'une façon solide sur la ligne fortifiée Anvers-Namur, au sud de laquelle l'armée française devait défendre la ligne de la Meuse.

Nous voici au point crucial de cette guerre. Le 14 mai, les Allemands passent la Meuse, percent les lignes françaises à Sedan et à travers cette brèche, lancent aussitôt la pointe de leur attaque. Ils ne devaient pas rencontrer de résistance sérieuse. Le 15, la 9<sup>e</sup> armée française est en déroute. Les divisions cuirassées ennemies bondissent en avant, et, six jours plus tard, atteignent Abbeville et la Manche. La guerre avait été perdue en France. La guerre avait été perdue hors de Belgique, à la suite d'« erreurs incroyables », pour reprendre les termes mêmes du Chef du Gouvernement français.

#### *Situation désespérée des armées belges*

Un troisième point mérite d'être éclairci. A partir du 21 mai, les armées anglaises et belges ainsi qu'une partie des forces françaises se trouvaient encerclées et isolées dans les Flandres. Elles ne pouvaient espérer aucune aide. Aucun secours ne pouvaient leur être apporté. Les jours de ces hommes laissés à eux-mêmes étaient comptés. Aussi, le Haut commandement belge ne laissa-t-il échapper aucune occasion de signaler aux quartiers généraux anglais et français la situation désespérée de notre armée.

Déjà les Britanniques se repliaient vers Dunkerque, ainsi que les Français. L'armée belge se fût-elle rabattue, elle aussi, vers ce seul port d'évasion, il s'en serait suivi un embouteillage tragique.

Lorsque je songe au courage déployé sur la plage de Dunkerque, lorsque je songe à la gloire qu'y moissonnèrent les guerriers de deux grandes nations, ma pensée ne peut se

détacher du sacrifice ultime que l'armée belge fut appelée à consentir. Cinq jours durant, cette armée — ou du moins ce qui en restait — résista sans défaillir. Mais ses forces s'épuisaient et je cite ici M. John Cudahy, Ambassadeur des Etats-Unis en Belgique: " Il est une heure où l'homme responsable de nombreuses vies humaines n'a d'autre solution honorable que celle de se rendre, et, dans la nuit du 27 mai le Roi des Belges, se rendit compte, comme Lee s'en rendit compte à Appomatox, que cette heure était venue ".

Tels sont les faits. Il est profondément regrettable que M. Paul Reynaud qui était alors premier ministre de France, représentant d'une nation si près de notre cœur, se soit empressé de les altérer aux yeux de son peuple et du monde entier. Nous devons à l'équité britannique la déclaration de l'Amiral Sir Roger Keyes, qui suivit la campagne belge jusqu'à la toute dernière heure et dont le témoignage reste à l'honneur du Souverain. L'histoire dira que durant cette tragédie ni le Roi Léopold, ni son Gouvernement, ne voulurent à aucun moment négocier avec l'ennemi. Pour la Belgique, la guerre continuait.

La résistance devait être poursuivie. Quelque deux cent mille hommes de réserve avaient été envoyés précédemment en France. Ils furent aussitôt mis à l'entraînement, mais une fois encore des événements, sur lesquels la Belgique n'exerça aucun contrôle, décidèrent de leur sort. L'armistice franco-allemand fut signé le 22 juin. En ce premier jour d'un nouvel été, le peuple de France connut le crépuscule de libertés anciennes. L'armée belge renaissante, qui comprenait toutes nos réserves humaines, fut engloutie dans ce second désastre.

### *Les Belges tiennent toujours*

Dans ces circonstances déplorables, notre Ministre des Colonies et notre Ministre des Finances se rendirent à Londres sans délai pour y jeter d'autres bases de résistance. Ils furent rejoints dans la Capitale anglaise par le Premier Ministre et le Ministre des Affaires Etrangères. Des mesures de grande portée assurent désormais la collaboration la plus étroite avec la Grande-Bretagne et l'Empire.

Tout d'abord, l'entièreté de la flotte marchande belge, quelque 400,000 tonnes, a été transférée au Ministère de la Marine marchande britannique. Toutes les ressources du Congo, un empire de plus d'un million de milles carrés, ont été

mises à la disposition du Royaume-Uni. En vertu d'accords déjà en vigueur, le Congo livre à la Grande-Bretagne tous les produits dont elle peut avoir besoin. Cet apport de la Belgique représente un renfort économique vigoureux à la cause que nous servons. Du Congo proviennent en effet chaque année 140,000 tonnes de cuivre, 15,000 tonnes d'étain, 40,000 tonnes de manganèse, 24,000 tonnes de zinc, sans compter une production ininterrompue d'or, de plomb, de cobalt, de coton, de sucre, d'huile végétale, de diamant.

En outre, le Congo Belge s'est intégré dans le bloc sterling. Les produits congolais sont vendus en sterling dans le Royaume-Uni et en dollars aux Etats-Unis ; le solde créditeur en dollars de la balance des comptes est versé à la Banque d'Angleterre. Aujourd'hui le Congo Belge est devenu en fait un membre de la famille impériale britannique.

L'armée coloniale belge qui prit en 1917 une part prépondérante dans la conquête de l'Est Africain allemand, a été fortement accrue et représente un appoint de 60,000 hommes — en contact étroit avec les forces britanniques.

En Angleterre, la défense d'un secteur militaire a déjà été confiée à une unité belge, et nos trois couleurs flottent fièrement aux côtés de l'Union Jack. Dans un camp d'entraînement, créé dans le Pays de Galles, les recrues belges reçoivent leur formation. Nos aviateurs, une centaine environ, servent dans la "Royal Air Force". Sept d'entre eux ont en deux mois abattu 32 appareils ennemis dans le ciel anglais. Enfin, la conscription a été étendue dans le monde entier aux Belges de 19 à 35 ans. Un centre d'instruction s'ouvrira au Canada, le mois prochain, près de Brockville, Ontario, où les Belges de tout ce continent seront initiés au service militaire.

Ainsi la Belgique rassemble tout ce qui lui reste d'énergie pour étayer la cause commune. Dans cette bataille de la liberté, elle engage ses dernières ressources. Elle a foi et confiance dans l'avenir, car pour elle la victoire sera non seulement une délivrance mais surtout le début d'une ère nouvelle.

Ce que vos

**ÉPARGNES DE GUERRE  
PEUVENT RÉALISER**

Cinq dollars achètent  
un obus anti-avion de  
40 mm.



Votre \$5 peut ainsi effectivement descendre  
un avion de bombardement Dornier  
venu faire sa besogne de mort  
au-dessus de l'Angleterre



### SON ALTESSE ROYALE LE PRINCE OLAF DE NORVÈGE

Le prince héritier Olaf, cousin de notre roi George VI, naquit en 1903. Sa mère était feu la reine Maude, sœur du regretté George V.

Son Altesse Royale fit des études très complètes dans diverses écoles civiles et militaires. Sérieux et travailleur, il devint une autorité en stratégie militaire et en relations extérieures. Depuis sa vingt-et-unième année, il est membre du Conseil d'Etat de Norvège. Il a toujours été très populaire chez les Norvégiens.

Lorsque Hitler lança son attaque sauvage et imprévue contre la Norvège, le roi Haakon et le prince héritier Olaf furent l'objet d'une poursuite brutale et sans merci de la part des armées nazies de terre et de l'air. Le 7 juin 1940, ils s'embarquèrent sur un croiseur anglais dans un port de l'extrême-nord norvégien et réussirent à atteindre la Grande-Bretagne.

A Londres, le prince Olaf sert son pays avec son père et le gouvernement norvégien en exil. En décembre dernier, il arriva en Amérique en mission spéciale et, au cours de son séjour, inspecta divers centres canadiens où s'entraînent des marins, des soldats et des aviateurs de nationalité norvégienne.

## CAUSERIE DE SON ALTESSE ROYALE LE PRINCE OLAF DE NORVÈGE

NEW-YORK, le 28 janvier 1941.

Le récit du rôle joué par la Norvège dans le présent combat des alliés, sous le signe de la Liberté et de l'Indépendance, se divise tout naturellement en deux parties :

1. Les batailles qui eurent lieu en Norvège du 9 avril au 7 juin 1940.
2. La lutte que la Norvège continue, dirigée par Son Roi et son Gouvernement, forcés à s'exiler de leur pays.

Jusqu'à la date du 9 avril 1940, la Norvège avait joui d'une paix qui durait depuis plus de 125 années. Le différend avec la Suède, nation sœur et voisine, avait été réglé par des moyens pacifiques en 1905, et à l'antagonisme d'antan, avait fait place l'amitié franche et la coopération. Il nous avait été possible, pendant la première guerre mondiale, de sauvegarder notre neutralité, même si plusieurs de nos navires furent coulés par des sous-marins allemands.

Notre pays n'est pas riche, et à travers les siècles, nos cultivateurs, nos pêcheurs et nos travailleurs ont dû peiner arduement pour gagner leur pain quotidien. Notre commerce d'outre-mer et nos industries nous avaient accordé une balance économique favorable qui nous permit depuis un siècle d'élever graduellement le mode d'existence de la population. Notre progrès économique tout entier, cependant, dépendait de la liberté du commerce international. Nous étions fiers de nos efforts pacifiques pour améliorer notre structure sociale, et nous considérions comme notre devoir de travailler à la coopération entre les peuples dans le domaine international.

Brusquement, le 9 avril 1940, notre pays se trouvait projeté en pleine guerre. L'attaque allemande était un acte de pure violence, un outrage brutal et sans provocation, contre un peuple pacifique. Le ministre d'Allemagne à Oslo présenta des demandes qui auraient réduit la Norvège à l'état de dépendance germanique.

Les Allemands essayèrent d'abord de capturer le roi et ses ministres, et puis de les bombarder. Le bombardement du village ouvert de Nybergsund n'était ni plus ni moins qu'une tentative d'assassinat.

En moins de vingt-quatre heures, les troupes ennemies s'étaient emparées de nos ports les plus importants, de nos champs d'aviation, et de nos dépôts militaires. Les attaques étaient si nombreuses et rencontrèrent un tel succès tout d'abord, que même les Norvégiens, mais surtout le monde extérieur, expliquèrent ce succès par la trahison.

Tout le monde connaît le nom de "Quisling" mais les Quislings étaient, et ne sont, qu'une petite poignée de traîtres qui ont eu certainement moins d'influence que leur vis-à-vis, "la cinquième colonne", dans d'autres pays démocratiques. L'invasion allemande, cependant, avait été préparée d'avance avec un tel soin que les autorités norvégiennes et le peuple de Norvège furent pris tout à fait par surprise. Notre seule excuse est que nos amis en Grande-Bretagne et en France furent aussi pris à l'improviste.

L'invasion allemande en Norvège ne s'est tout de même pas accomplie sans résistance. Notre flotte et nos défenses côtières se défendirent dès que les bateaux de guerre allemands apparurent dans les eaux territoriales de Norvège. Notre flotte consistait en quelques bateaux, dont la plupart étaient surannés et démodés. Mais ils firent bonne figure. Le mouilleur de mines, *Olav Trygvason*, qui était en chantier pour être réparé, à la base navale dans le fjord d'Oslo, coula un contre-torpilleur et deux plus petits bateaux, et endommagea le croiseur *Emden*. Les batteries côtières près d'Oslo coulèrent le croiseur *Blücher*, et endommagèrent sérieusement le croiseur *Gneisenau*.

#### *La marine norvégienne est avec nous*

De cette façon, la prise d'Oslo fut retardée, et le roi, le Parlement, et le gouvernement, eurent le temps de quitter la ville. Les batteries de terre se défendirent avec bravoure jusqu'à ce qu'elles fussent détruites par des avions de bombardement. Notre flotte se battit avec un courage semblable, mais enfin la plupart de ses unités furent perdues. Celles qui s'échappèrent, cependant, ont joué un rôle important pendant cette campagne. Aujourd'hui encore, battant notre pavillon, elles continuent la lutte avec la flotte britannique. La résistance de la flotte a porté un grand coup à la puissance navale allemande, car en plus des bateaux de guerre détruits, des milliers de marins et de soldats allemands furent noyés.

A l'exception d'une petite garde pour veiller à la neutralité norvégienne, notre armée ne put être mobilisée avant que l'invasion allemande ne batte son plein. L'ennemi prit au

dépourvu la plupart des dépôts militaires, et les centres de mobilisation. Il s'empara aussi de presque toutes les stations de radiodiffusion et y annonça sans arrêt que les ordres de mobilisation avaient été révoqués.

Les troupes norvégiennes maintinrent leurs positions dans nos vallées pendant trois semaines. Mais la lutte était inégale. Les Allemands avaient des tanks et des armes automatiques en abondance, tandis que nos troupes n'avaient pas de tanks, et pour parler franc, pas d'artillerie et très peu d'armes automatiques. Mais surtout nous n'avions pas d'avions de combat et de canons contre-avions. Seuls ceux qui ont vécu ces heures peuvent savoir ce qu'ont enduré les soldats pendant ces semaines sous les bombardements sans la moindre protection.

Des troupes britanniques et françaises vinrent à notre secours et se battirent à nos côtés. Mais nos positions étaient devenues intenable parce qu'il était impossible de trouver des bases pour des avions de combat qui auraient assuré notre protection contre les bombardiers allemands. Les ports et les lignes de communication furent détruits, et la Norvège du sud dut être abandonnée.

Nos troupes continuèrent à se battre vaillamment pendant cinq semaines encore en Norvège du nord, où il avait été possible de mobiliser presque totalement l'armée. En coopération étroite avec les troupes françaises, britanniques et polonaises, et la flotte britannique, Narvik fut repris après des combats violents sur un terrain difficile et dénudé. Il y avait là un aéroport qui pouvait servir, et des avions de combat britanniques repoussèrent à plusieurs reprises les attaques des bombardiers allemands. Mais il nous fallait des munitions, du matériel, des avions, des bateaux pour surveiller l'embouchure des fjords. Nos alliés ne pouvaient nous en fournir en quantité suffisante, et la bataille du nord de la Norvège dut aussi être abandonnée. Cette décision fut un rude coup pour nous tous, mais il n'y avait pas d'autre issue possible.

### *Les Nazis font la guerre aux civils*

La guerre a apporté la détresse et le malheur à notre pacifique et beau pays. Les Allemands ont répété à plusieurs reprises que leurs avions n'avaient bombardé que des objectifs militaires pendant la campagne de Norvège, mais je saisis cette occasion pour vous dire que, en maintes occasions, les aviateurs allemands se servirent de leurs mitrailleuses contre la population

Norvège une doctrine qui est opposée aux traditions norvégiennes — qui est opposée à tout ce que nous considérons sacré dans notre pays. Par la terreur, les trahisons, le caporalisme brutal, ils cherchent à détruire notre séculaire société nordique, fondée sur le respect de la loi, de l'ordre et de la justice.

C'est avec joie et fierté que nous apprenons la résistance loyale et infrangible du peuple norvégien devant la domination étrangère. C'est une source de grande satisfaction pour moi de savoir qu'en cette lutte, la jeunesse de Norvège se place au premier rang. Nous nous rendons compte des difficultés et de la tristesse que comporte cette lutte. Nous savons aussi que la résistance doit être passive. Nos pensées vont vers les centaines de milliers de personnes qui doivent maintenant souffrir en silence, mais nous savons que l'amour de la liberté brûle toujours ardemment au fond de leurs cœurs.

Tous les Norvégiens savent qu'ils ne sont pas seuls dans cette lutte. Nous qui avons vécu en Grande-Bretagne avons acquis un respect toujours grandissant pour le peuple anglais. La flotte britannique conserve maintenant, comme autrefois, la maîtrise des mers, et nous Norvégiens avons toujours eu des affinités spéciales pour les marins anglais. Nous avons vu avec admiration les jeunes aviateurs repousser les attaques aériennes allemandes maintes et maintes fois. Mais surtout nous avons la plus grande admiration pour le peuple de Londres et d'autres villes aussi, soumis aux terreurs des bombardements, et qui conservent quand même son amabilité et son désir de vous être utile. J'admire aussi son courage et son inaltérable clarté de vue; sans le moindre doute, ce peuple n'est pas vieux et fatigué. Au contraire, c'est une jeune race, et nous sommes fiers d'être frères d'armes de l'empire britannique.

Nous de Norvège sentons aussi une grande solidarité pour nos autres alliés, les Hollandais, les Belges, les Tchèques et les Polonais, qui comme nous, se battent contre l'asservissement brutal de l'étranger.

La liberté et le gouvernement responsable ne mourront pas. Après la victoire, nous espérons voir s'établir une coopération positive et ordonnée entre toutes les nations libres; une coopération fondée sur les grands principes qui doivent être à la base de notre civilisation: — liberté politique, morale et intellectuelle; justice économique, et sécurité, qui découle de l'ordre et du respect de la Loi.

Un obus de 18 ou de 25 livres bien placé  
peut arrêter pour toujours la marche  
d'un char d'assaut allemand

\$10 dollars achètent cet obus

Votre

**CERTIFICAT D'ÉPARGNE  
DE GUERRE**

fournira ces dix dollars



### M. FRANTISEK PAVLASEK

*Consul général de Tchécoslovaquie*

M. Pavlásek, consul général de la république tchécoslovaque au Canada et à Terre-Neuve, est né le 27 juin 1887 à Slany, Tchécoslovaquie. Après avoir étudié la philosophie et le Droit à l'université Charles, de Prague, et avoir pratiqué sa profession d'avocat, il fut nommé juge à Prague.

Une fois constitué l'Etat tchécoslovaque, M. Pavlásek entra au ministère du Commerce, puis au ministère des Affaires étrangères. En 1921, il fut nommé consul à Londres, où il séjourna jusqu'en 1930. Il devint alors conseiller au ministère des Affaires étrangères, à Prague. C'est en 1934 qu'il fut désigné au consulat général du Canada.

En mars 1939, quand les Allemands envahirent et occupèrent la Tchécoslovaquie, M. Pavlásek refusa de se soumettre.

Le peuple tchécoslovaque ne fut pas lent à organiser sa résistance contre l'Allemagne, tant à l'étranger que dans son pays. En septembre 1939, il se joignit aux Alliés pour combattre le nazisme, et il constitua un gouvernement à Londres, sous la présidence de M. Edouard Benes. Depuis l'invasion de son pays par les Allemands, M. Pavlásek a travaillé sans relâche à la libération de la Tchécoslovaquie.

**CAUSERIE DE M. FRANTISEK PAVLASEK**

Consul général de la République tchécoslovaque

MONTRÉAL, le 4 février 1941.

## NOTRE COMMUNE DESTINÉE

Maintenant que nous arrivons au point culminant de cette guerre contre le nazisme, il est clair qu'elle n'a pas commencé le 3 septembre 1939, mais beaucoup plus tôt, au cours de la crise d'avant Munich en 1938.

La République Tchécoslovaque était pleinement prête pour la guerre à cette époque. Nous pouvons dire que la Tchécoslovaquie et l'Allemagne étaient les deux seuls pays qui étaient prêts, l'Allemagne se préparant avec soin à la ruée qu'elle projetait, tout en empoisonnant le reste du monde avec sa propagande à base de mensonges, et la Tchécoslovaquie parachevant ses défenses.

La population tchécoslovaque comprit la situation dans tous ses détails. Nous étions tout à fait conscients de la gravité de la menace allemande, sachant bien que le nazisme n'est autre chose qu'une nouvelle forme de pangermanisme dirigé contre l'Europe et le reste de l'univers.

C'était une chose fort naturelle pour un Tchécoslovaque de comprendre mieux que n'importe quel autre peuple, ce qui se passait dans l'esprit de l'Allemand. N'était-il pas entouré d'Allemands au nord, à l'ouest et au sud et n'avait-il pas eu à lutter contre les vagues de germanisation pendant douze siècles?

Au dix-septième siècle, les quatre cinquièmes des Tchécoslovaques avaient été anéantis, leur Etat avait été brisé et la nation entière faillit périr dans la lutte. Nous avons donc acquis une connaissance intime de la nature allemande et de la façon allemande de raisonner.

Peu après la Grande Guerre, notre pays sentit qu'un nouveau danger s'élevait déjà de la violence allemande et nous entreprîmes de nous défendre par tous les moyens. Nous formâmes une puissante armée, nous fortifiâmes toutes nos frontières sur l'Allemagne, nous développâmes notre aviation et particulièrement notre très moderne industrie de guerre, les usines Skoda et les usines Bren. La nation se rendait pleinement compte qu'une nouvelle lutte pour l'existence devenait imminente et elle se trouva prête à combattre, s'attendant de trouver les autres pays démocratiques aux côtés d'elle dans ce conflit.

Politiquement et diplomatiquement, nous fîmes notre possible pour informer nos amis de la nature des dangers que représentait le nouveau mouvement nazi pangermanique. L'astucieuse et malicieuse propagande nazie avait toutefois décrit le Reich comme le défenseur de la civilisation occidentale contre le bolchévisme, ce qui eut pour résultat d'aveugler les démocraties amies dans la période la plus critique, de 1933 à 1938, au moment où l'on aurait eu suffisamment de temps pour faire de grands préparatifs militaires contre l'Allemagne. La voix du peuple tchécoslovaque ne fut pas assez forte pour persuader le monde de la monstruosité du nazisme et de la démence de ses ambitions.

Lorsque la crise survint, nos amis des autres démocraties européennes n'étaient pas prêts à la lutte et il s'en trouva quelques-uns que l'influence allemande avait divisés à l'intérieur. Ils nous recommandèrent donc de nous soumettre au démembrement et de rendre la seule ligne de défense que nous possédions dans la montagneuse région-frontière des Sudètes.

#### *Douze millions contre 75 millions*

Quoique notre pays était militairement bien préparé, que notre peuple était fort, moralement sain et prêt à combattre, nous n'étions pas assez puissants pour lutter tout seuls. Nous ne comptions que douze millions contre soixante-quinze millions d'Allemands et quarante millions d'autres agresseurs.

Et nous en vîmes ainsi à Munich. Si nous voulions sauver le monde en gagnant du temps pour nos Alliés, afin de leur permettre de compléter leurs préparatifs de guerre, nous avions à accepter leur amère décision, en sachant bien que, livrés tout seuls aux attaques simultanées de nos voisins par tous les côtés, nous n'aurions pu vaincre l'Allemagne et nous n'aurions que précipité une guerre mondiale au temps le moins opportun pour nos Alliés. Hitler se trouvait incapable de franchir une autre étape de son itinéraire de domination mondiale tant qu'il aurait sur sa route une Tchécoslovaquie puissante et démocratique.

Il tenta deux fois de nous offrir un pacte de non-agression et d'obtenir, par l'astuce et la trahison, la soumission de notre Tchécoslovaquie; mais l'attitude ferme et intransigeante du Président Edouard Bénès le força à montrer son jeu et c'est ainsi que notre sacrifice fut comme le coup de clairon qui sortit au dernier moment le monde de sa torpeur.

Il advint donc que Munich fut notre première contribution à la cause commune.

Ces événements révélèrent le vrai visage de l'Allemagne, mettant à jour les mensonges bas, méchants et immoraux d'Hitler et toutes ses viles et mauvaises ambitions pangermaniques.

Ainsi donc, les Tchécoslovaques étaient littéralement en état de guerre avec les Allemands depuis septembre 1938. Afin de battre monnaie avec la division intérieure qui existait entre Tchèques et Slovaques, Hitler incita un groupe d'aventuriers pro-allemands de Slovaquie à former dans ce pays un gouvernement de pantins genre Quisling, à la faveur duquel il occupa la Tchécoslovaquie entière en mars 1939.

Tous ces coups s'abattirent lourdement sur notre peuple.

Au lendemain de Munich, nous n'étions plus capables de défendre le territoire. Nous n'avions toutefois pas abandonné la lutte et nous avons immédiatement organisé la résistance au pays comme à l'étranger parce que nous comprenions que la guerre mondiale était déjà commencée, même si elle ne fut déclarée que six mois plus tard.

La résistance à l'intérieur du pays, à l'heure actuelle, prend un aspect moral et politique.

### *On ne peut briser notre moral*

La démocratie et les convictions démocratiques sont les formes naturelles de la vie tchécoslovaque. Depuis le quinzième siècle, le peuple tchèque a bâti, avec le mouvement hussite, les solides fondations du développement démocratique de son caractère national. Notre démocratie a donc ses propres ressources morales et spirituelles que l'invasion allemande n'a pas détruites. Les noms de Jean Huss, de Komensky, de Kollar, de Smetana, de Dvorak, de Karel Capek, de Stefanik et de T. G. Masaryk nous montrent une lignée ininterrompue de démocratie créatrice luttant victorieusement contre des forces plus énormes de violence et d'oppression à travers les siècles. Ils nous donnent la raison pour laquelle l'esprit et le courage du peuple tchécoslovaque ne peuvent être brisés.

Seules les formes extérieures de nos institutions démocratiques ont été supprimées par la Gestapo. La nation tchécoslovaque constitue un bloc solide d'opposition froide et déterminée qui résiste à tous les efforts de l'Allemagne pour nazifier notre

pays. Le cœur de nos gens, malgré la cruelle persécution de la Gestapo, bat avec celui de la Grande-Bretagne et ils font tout en leur pouvoir pour lui venir en aide dans cette lutte.

Les ouvriers font la grève perlée et réduisent la production à son minimum, les fermiers ne cultivent que le stricte nécessaire et tous, chacun à leur façon, conduisent une guerre des nerfs contre l'Allemagne.

Insoumis et intransigeants, ils se tiennent avec le président Edouard Bénès et le gouvernement tchécoslovaque de Londres, et ils attendent que l'heure soit venue de frapper.

De cette façon, ils démoralisent les Allemands qui se sentent impuissants devant des éléments qui jettent le mépris et le ridicule sur toutes leurs croyances nazies. La foi inébranlable du peuple Tchécoslovaque et sa confiance en une victoire britannique — en notre victoire — porte les Allemands à croire qu'ils seront éventuellement vaincus.

Cette attitude de notre nation est tout à fait morale, tandis que la cruauté des agents de la Gestapo et des chefs nazis est foncièrement corrompue. Ces hommes sont à vendre; on peut les acheter et les corrompre, et toute la machine nazie ne se tient ensemble que par la violence.

La terreur nazie impose à notre peuple des souffrances physiques incalculables. Je pourrais citer des centaines de milliers de personnes — chefs politiques, personnalités du monde spirituel et culturel, écrivains, fonctionnaires, officiers, prêtres, éducateurs, étudiants — qui ont été tués ou mis à la torture dans les prisons et les camps de concentration de la Gestapo. Destruction et pillage de valeurs tant économiques que culturelles; évacuations en masse de régions entières pour faire place à des colons allemands qui viennent s'installer sur les terres de nos fermiers expulsés par la violence; ouvriers envoyés en Allemagne pour y être employés aux travaux forcés comme de véritables esclaves; exécution barbare, par la torture et le viol, de plus de deux mille étudiants, jeunes gens et jeunes filles, au nombre de ceux qui conduisent la lutte pour la survie tchécoslovaque; voilà autant de scènes qui illustrent bien ce qu'est l'occupation allemande de notre République. Toutes les maisons d'éducation supérieure ont été fermées afin que notre pays devienne une nation de serfs ignorants.

Mais nos gens savent que la résistance aux Nazis, la faim, le manque de combustible et les souffrances personnelles constituent leur apport à la cause commune et ils organisent le sabotage et l'opposition avec la plus grande bravoure, sachant que la mort les attend s'ils se font prendre.

Les Allemands sont forcés de garder en Tchécoslovaquie une puissante armée d'occupation, immobilisant ainsi de nombreuses divisions. Malgré cette surveillance, nous recevons de temps en temps la nouvelle d'un audacieux acte de sabotage, comme l'explosion et l'incendie qui ont tout récemment détruit l'usine d'armement de Policka.

Un autre facteur visant à la défaite de l'Allemagne est notre participation militaire à l'extérieur du pays.

Après l'occupation du pays, un grand nombre de soldats tchécoslovaques réussirent à s'échapper et à former une armée à l'étranger. Ils se sont battus en Pologne et dans la bataille de France, où près de la moitié d'entre eux ont donné leur vie. Après Dunkerque, ils furent évacués vers la Grande-Bretagne, où ils sont prêts à rencontrer l'envahisseur nazi ou même à envahir l'Europe eux-mêmes.

Parmi eux, on remarque environ mille aviateurs bien entraînés. Ils ont pris part à la bataille d'Angleterre, l'automne dernier, et l'on rapporte qu'ils ont descendu plus de deux cents appareils allemands — ne perdant eux-mêmes que dix-huit hommes. Actuellement, ils s'emploient à détruire les bases allemandes et ils sont prêts à repousser une invasion nazie si elle se produit ce printemps.

### *Foi en la victoire britannique*

Le peuple tchécoslovaque est convaincu que la Grande-Bretagne sera victorieuse et que l'Allemagne sera vaincue. L'on peut s'attendre à ce que la guerre devienne encore plus terrible. Mais après la défaite militaire de l'Allemagne, ce sera une guerre de démoralisation, de désintégration et de révolte pour les nazis, vaincus et impuissants.

La destinée de la nation tchécoslovaque est celle de la Grande-Bretagne. Le combat de géant livré par le peuple britannique, son héroïsme, nous poussent à suivre son exemple. Nous avons tout sacrifié ce que nous avons : nos terres, nos richesses, nos libertés et nos vies. Une seule voie s'ouvre à nous, c'est la voie de la démocratie dans laquelle nous a conduits notre président-libérateur, Thomas Masaryk, et en la suivant

nous marchons sûrement vers la victoire. Déjà l'on voit à l'horizon les signes précurseurs de cette victoire. La défaite de l'invasion lancée contre la Grande-Bretagne par les Allemands, l'automne dernier; la victoire des armées grecques en Albanie; la destruction imminente de l'Empire italien en Afrique; la domination incontestable des mers par la Marine britannique et la décision prise par les Etats-Unis d'offrir leur entier appui au combat des démocraties, voilà autant de pas en avant sur le chemin de la victoire finale et vers la destruction du Nazisme. Winston Churchill en Grande-Bretagne, et Franklin D. Roosevelt, aux Etats-Unis, conduisent l'humanité à travers la nuit de la mort vers une aube nouvelle où les démocraties seront victorieuses et assez puissantes pour jeter les bases d'un nouveau système de sécurité internationale. En vertu de ce principe, les peuples tchécoslovaque et polonais projettent déjà une confédération de leurs deux pays.

Comme les Canadiens, nous croyons que le résultat final de cette lutte repose entre nos mains et dépend de nos actes.

Dans ce combat, nous ne sommes pas seuls — toutes les forces morales et spirituelles de la race humaine et de l'univers sont avec nous.

---

Voulez-vous venir en aide  
**AU PILOTE D'UN "SPITFIRE" ?**

●

Cinq dollars lui fourniront  
assez de balles pour lancer  
contre l'ennemi cinq rafales  
de ses mitrailleuses.

●

Prenez part à la lutte en achetant

**DES CERTIFICATS  
D'ÉPARGNE DE GUERRE**

**M. NICOLAS G. TSEREPIS***Consul général de Grèce*

Parmi les représentants diplomatiques exerçant actuellement leurs fonctions au Canada, M. Tserepis est l'un de ceux qui possèdent l'expérience la plus variée. Consul général de Grèce, avec quartiers-généraux à Montréal, il apporte au Canada une compétence et une formation acquises au cours de stages dans divers pays d'Europe et d'Amérique, et au ministère des Affaires étrangères de la Grèce.

Au ministère des Affaires étrangères de son pays, M. Tserepis a occupé, à diverses époques, des postes tels que ceux d'attaché, secrétaire, directeur et chef de service.

Il a été consul en Turquie, en Belgique et en Allemagne, et conseiller de la légation de Grèce à Paris. Il a été consul général à New-York.

Au cours de la Grande Guerre — 1914-1918 — M. Tserepis fut le chef de la Censure grecque.

**CAUSERIE DE M. NICOLAS TSEREPIS**

Consul général de Grèce

MONTRÉAL, le 11 février 1941.

Je saisis cette occasion unique offerte par le Service de l'Information pour m'adresser, de la part du peuple hellénique, au peuple canadien avec qui tant de liens d'amitié nous unissent.

Comme on s'y attendait, le tour de la Grèce est venu. Mussolini, malgré ses assurances réitérées qu'il n'allait déclencher aucune offensive contre elle et qu'il respecterait son *statu quo*, a commencé dans la presse italienne, sous la conduite de l'inénarrable Virginio Gayda aux idées saugrenues, une campagne de dénigrement contre la Grèce, à l'occasion de l'assassinat par ses compatriotes d'un brigand albanais dont la tête avait été mise à prix. D'autre part, les Italiens ont fait couler une unité de la flotte hellénique pendant que cette dernière était mouillée en grand pavois en rade de Tenos lors d'une fête orthodoxe, tandis que les avions fascistes bombardaient des bateaux portant des pèlerins. Si Benito entendait par ce procédé intimider les Grecs, ses manœuvres furent sans résultat. Peu après, un ultimatum était lancé contre la Grèce et avant son expiration, l'Italie a tenté d'envahir la Grèce.

*Attitude pacifique des Grecs*

Or, il est acquis que nous ne sommes point un peuple avide de conquêtes qui jetterait un œil de convoitise sur les pays d'autrui. D'autant plus que pendant longtemps nous avons signé, avec nos voisins, des pactes de non-agression dont nous avons scrupuleusement observé les clauses. Du reste, la Grèce est bien connue pour avoir contribué à la culture, à la civilisation, et aux arts, et légué à la postérité l'amour de la mère-patrie et de la liberté. Tous ses poètes ont chanté ces deux qualités primordiales de la vie d'une nation. Ulysse, près de Calypso, ne perd pas la tête. Son seul désir est de voir de loin, avant de mourir, une fumée de sa patrie. Quand Parga, une ville de cette même Epire où les opérations militaires entre Hellènes et fascistes se déroulent, fut vendue à Ali Pasha, le potentat de l'Epire, ses habitants, emportant les reliques et les cendres de leurs aïeux, se sont réfugiés à Calamos, un îlot dans la mer Ionienne appartenant, à ce moment, à l'Angleterre. Les femmes de Souli, une autre ville d'Epire, pour

ne pas tomber entre les mains des soldats d'Ali Pasha, sont arrivées en dansant et chantant au bord d'un précipice et, après y avoir précipité leurs enfants, elles les ont suivis dans le gouffre, préférant la mort au déshonneur et l'esclavage.

Le succès des Hellènes dans le présent conflit constitue assurément un incident des plus réconfortants de la guerre dans le Proche-Orient, et son importance est d'autant plus significative qu'à la Grèce échoit l'honneur de porter, avec l'aide de la Grande-Bretagne et des Dominions, le coup fatal à l'Italie et de donner aux neutres le courage de se redresser contre toute intimidation.

Je ne veux pas trop insister sur la bravoure de notre petite mais valeureuse armée. Les Evzones, l'élite de notre armée, tout en étant simples et hospitaliers, ne sont pas moins bons citoyens et ardents patriotes, prêts à donner leur vie pour la patrie et la liberté. Mais tout bons et farouches guerriers qu'ils soient, la bataille finie, bons enfants, les Evzones s'adonnent avec sollicitude à porter secours aux blessés et prisonniers avec qui ils partagent leur repas frugal.

Les Italiens nous font un reproche de nous servir d'une arme blanche depuis longtemps tombée en désuétude, la baïonnette. Ils prétendent que c'est une arme cruelle. Qu'ils me permettent de leur demander si le bombardement des villages grecs, la boucherie en masse de femmes et d'innocents enfants par leurs avions camouflés sont moins cruels.

On prétend que les Evzones marchent nu-pieds. S'ils le font à l'occasion s'est pour arriver à pas de loup et se jeter à l'improviste sur l'ennemi.

Je voudrais bien, comme tous les Hellènes de l'étranger du reste, être parmi les miens pour partager avec eux les risques de la guerre et mourir avec eux, si tel était le cas. Je peux manier une baïonnette aussi bien qu'un autre, je vous assure.

#### *La tradition de Marathon*

Notre peuple n'a qu'un désir : combattre pour sa patrie et sa liberté et de mourir, le cas échéant, en vendant chèrement sa vie. C'est là une tradition de l'époque de Marathon et de Salamine. Le mot d'ordre est la liberté ou la mort.

Notre marine royale n'est pas grande ; soit. Mais elle a une tradition, une histoire. Nos marins sont des loups de mer. Notre flotte patrouille dans la Mer Adriatique en coulant les

bâtiments de l'ennemi et en bombardant des ports sous la domination italienne. Ce n'est pas seulement notre courage indomptable et notre patriotisme qui vont nous assurer la victoire décisive. C'est la conviction que nous combattons pour notre pays et notre liberté. C'est que nous ne doutons pas de la justice de notre cause, des qualités supérieures et du patriotisme de notre Roi, de son armée et de sa flotte.

La mort subite du Premier ministre, le Général Metaxas a été, il faut l'avouer, un rude coup pour les Hellènes. Cette mort survient à un moment des plus critiques de notre histoire où la personnalité puissante du général semblait indispensable. Il était un grand général et un grand homme d'Etat qui a mérité de la patrie. C'est à lui qu'on doit la préparation économique et militaire de la Grèce. Malgré la perte que nous avons faite dans la personne de M. Metaxas, la nation hellénique comme un seul homme, avec son Roi à la tête, poursuivant l'œuvre et la politique du grand homme d'Etat, va continuer, sans fléchir, sa marche jusqu'au bout, jusqu'à la victoire finale.

Notre union nationale, notre patriotisme frustreraient toute activité de la cinquième colonne, comme on nomme de nos jours les éléments subversifs.

Certains milieux se plaisent à croire que l'armée italienne, supérieure en nombre et équipée selon les dernières exigences de la stratégie, n'avait aucune intention de se mesurer avec l'armée hellénique. On dit cela maintenant qu'elle a été battue. Il s'agit là d'une légende. C'est un fait arrêté que l'Italie, tout en professant une amitié vis-à-vis de la Grèce, se préparait traîtreusement à la campagne qu'elle entreprit contre elle. La preuve en est dans la concentration des forces, dans la construction des routes militaires et des remparts en Albanie.

Pour être courageux et victorieux, je dois à la vérité de dire que la nation hellénique fait preuve de la plus grande sympathie et du plus profond respect envers tous ces États qui sont tombés en luttant pour leur liberté, comme du reste on respecte et honore tous ceux qui succombent en livrant une bataille.

Il n'y a pas de doute, quand le jour de la victoire viendra, (et espérons que ce jour ne tardera pas) tous ces États seront libérés. Je prédis même que du même coup, les nations qui nous font la guerre seront aussi libérées de la tyrannie et, au lieu de chercher à nous faire du mal, elles collaboreront volontiers avec nous pour le progrès de la civilisation, pour une entente cordiale entre les nations.